

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 16 (1878)  
**Heft:** 9

**Artikel:** [Nouvelles diverses]  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-184688>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 29.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

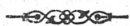
Le maître des cérémonies de la cour d'Allemagne a dû avoir fort à faire le 18 février dernier. C'est que, ce jour-là, la famille royale de Prusse célébrait le mariage de deux princesses de la maison de Hohenzollern. La princesse Charlotte, fille aînée du prince impérial, épousait le duc héritier de Saxe-Meiningen, et la princesse Elisabeth, fille du prince Frédéric-Charles, épousait le grand-duc héritier d'Oldenbourg.

La cour a déployé, dans cette occasion solennelle, une pompe extraordinaire, et près de 2500 personnages de distinction remplissaient les immenses salles du château impérial.

Le correspondant d'un journal belge fournit des détails sur ce sujet et cite certaines formalités assez bizarres imposées par l'antique cérémonial de la cour de Prusse. Les époux, entourés de l'empereur, de l'impératrice et des hauts dignitaires, doivent d'abord faire une partie de whist, dont la solution favorable à la dame n'est pas douteuse. Cette partie terminée, le grand-maître des cérémonies organise la danse traditionnelle aux flambeaux ou *polonaise des princesses*. Cette singulière cérémonie impose aux nouveaux mariés la fatigante corvée de faire vingt-deux fois le tour de l'immense salle Blanche, mesurant 35 mètres de long sur 17 mètres de large, avec tous les personnages désignés pour cela. La liste officielle des invités à la danse, le 18 février, comprenait l'empereur et l'impératrice d'Allemagne, le roi et la reine des Belges, le prince impérial et la princesse Victoria, le prince de Galles, cinq grands-ducs et grandes-duchesses, trois grands-ducs héritiers, dix ducs et duchesses, et six princes et princesses. Douze ministres, portant chacun deux flambeaux allumés suivent les danseurs.

Le premier tour de polonaise a été dansé par les deux couples seuls; le second, par l'empereur avec les deux mariées; le troisième, par l'impératrice avec les deux mariés; le quatrième, par le roi des Belges avec les deux mariées, et ainsi de suite avec les différents invités, suivant leur rang. A chaque tour, les douze ministres font la procession des flambeaux. Le reporter belge ajoute malicieusement que M. de Bismark avait cru devoir faire excuser son absence.

L. D.



Nous nous faisons un plaisir de reproduire les vers suivants, publiés par la *Vie littéraire*. Ils ont été inspirés à un jeune poète français, Jaques Richard, par le régime corrupteur du dernier empire. Ces vers sont superbes, sains, empreints d'une mâle énergie, et surtout profondément vrais; ils s'adressent non seulement à la jeunesse française, mais à la jeunesse d'aujourd'hui, en général, qui peut en tirer de salutaires leçons. — Lisons-les deux fois :

#### Ode à la jeunesse.

Nos pères nous l'ont dit : il fut des temps splendides,  
Pleins de souvenirs éclatants,  
Où l'on était héros avant d'avoir des rides.  
Où l'on croyait à ses vingt ans;

Où d'espoir on laissait se gonfler sa narine,  
Et flotter au vent ses cheveux ;  
Où l'on avait du cœur, une vaste poitrine,  
Une âme forte, un bras nerveux.  
On était jeune alors, et bravant les souffrances,  
Bravant l'avenir incertain,  
On lançait sans trembler ses fières espérances  
A la conquête du destin.  
On marchait droit au but, on était la jeunesse,  
La jeunesse aux mâles désirs,  
Qui regarde de haut le bal, le jeu, l'ivresse,  
Et qui prend ailleurs ses plaisirs ;  
Qui, mesurant sans peur la grandeur de sa tâche,  
Se prépare aux efforts vaillants;  
Qu'un échec n'abat pas, que la volupté lâche  
Nétreint pas de ses doigts brûlants.  
On était la jeunesse aux fougueuses paroles.  
A l'œil de flamme, au fier sourcil,  
Qui sait d'une main ferme, en sortant des écoles,  
Mettre la cartouche au fusil;  
Qui descend sans regret, sans orgueil dans la rue,  
Le plomb et la poudre au côté,  
Quand elle voit de loin, vaguement apparue,  
Lui sourire la liberté.  
Lorsque les rois dressaient leurs lâches embuscades,  
Que la mort volait dans les airs,  
Qu'on voyait s'élever les hautes barricades,  
Pleines de fumée et d'éclairs,  
On allait, on entrait en plein dans la fournaise,  
On forçait les rangs à s'ouvrir,  
On courait tous en cœur, chantant la *Marseillaise*,  
Vaincre, pardonner ou mourir.  
On abattait un roi comme le vent d'orage  
Secoue, abat un tronc maudit :  
Jeunesse voulait dire : ardeur, vertu, courage ;  
Du moins nos pères nous l'ont dit.  
C'était sublime alors ! O folles escalades  
Des Olympes par les Titans !  
O grands morts inconnus ! O sombres mitrailleurs !  
Vieux immortels de vingt-cinq ans !  
Si tous n'ont pas péri dans ces luttes géantes,  
Dans ces formidables assauts,  
S'il en est que la mort aux cent gueules béantes  
N'a pas faits martyrs ou héros,  
Qu'ils viennent ! Mais avant qu'à leur lèvres flétries  
Echappe un seul cri de transport,  
Un seul cri de salut à la mère patrie,  
Hélas ! qu'ils contemplent, d'abord,  
Qu'ils contemplent, courbés et sentent battre à peine  
Sous la main leurs cœurs indigents,  
Sans force et sans vertu, sans pouls et sans haleine,  
Qu'ils contemplent nos jeunes gens.  
Ils ont de beaux habits de fine coupe anglaise,  
Large cravate et fin corset,  
Et s'ils ne savent pas la sainte *Marseillaise*,  
Ils chantent les vers de Musset.  
Il leur importe peu que languissante et pâle,  
La France ait assez de souffrir,  
Que le droit soit vaincu, que la liberté râle,  
Et pleure et se sente mourir ;  
Drapés avec orgueil dans leur indifférence,  
Ils disent à la Liberté :  
Je ne te connais pas ; ils disent à la France :  
Du respect pour l'autorité.  
Et l'on approuve, et ceux qui tiennent ce langage,  
Fiers à la face du ciel bleu,  
Ne voient pas que la France a rougi sous l'outrage  
Qui monte jusqu'au front de Dieu.  
Ils ne comprennent pas que leur doctrine infâme,  
Au cœur d'un lâche, aurait accès.  
Ils n'ont plus conservé qu'un culte dans leur âme :  
La religion du succès !  
Eh bien ! ô grands vaincus de la grande bataille,  
Du devoir soldats radieux,